

On m'appelle Arthur...

Autor(en): **Folland, Catherine**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **2 (1972)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-830222>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On m'appelle Arthur...



Drôle d'idée de m'avoir donné un nom qu'on destine ordinairement à celui qui aurait pu être mon maître! Pour moi, c'est d'autant plus bizarre que j'ai été adopté par une personne qui portait une robe. Et voilà que depuis quelque temps ma nouvelle maîtresse s'affuble d'un long pantalon! Cela ne change d'ailleurs en rien l'affection que j'ai pour elle. Ça lui va très bien, elle est grande, mince, sa silhouette me plaît. Porte-t-elle un long pantalon pour ressembler aux humains qui lui rendent visite? Peut-être les appelle-t-elle Minou ou Minet? Quand elle est venue me chercher à la Croix-Bleue, j'avais deux mois, j'étais ce qu'on appelle vulgairement un chat de gouttière, sans race aucune, prêt à m'attacher à ma nouvelle maîtresse. Chez elle, je fus émerveillé de voir la maison entourée d'un beau jardin. C'était le printemps, tout était en fleurs. Je pourrais me cacher pour guetter les oiseaux, grimper aux arbres, attraper les papillons, folâtrer dans l'herbe. Quelle joie de vivre une telle destinée! Ma maîtresse s'occupait beaucoup de moi, m'expliquait tout ce que je ne pouvais pas faire: m'accrocher aux rideaux pour attraper les mouches, faire mes ongles aux pieds du fauteuil — et un tas d'autres recommandations que j'enregistrais avec la ferme intention de lui obéir. J'avais une corbeille avec un douillet petit matelas. Intelligent comme tous les chats de gouttière, j'appris à donner la patte, la gauche ou la droite. Je suis partout ma maîtresse, même pour faire des achats dans le voisinage. Le soir, à la tombée de la nuit, c'est le moment où copains et copines essayent de me rejoindre dans le jardin, cela provoque toujours des bagarres: je veux rester maître de mon domaine. Je suis capable de le défendre et d'éviter les coups de patte qui changeraient mes oreilles en dents de scie. Ma maîtresse, attentive à tous ces miaulements, m'appelle et me crie: « Arthur, allons, viens, rentre, on va se coucher. » Elle me pourchasse et naturellement je rentre et la rejoins sur son lit où je trouve une place bien chaude. De temps en temps, je vois arriver ma sœur — fourrure aussi noire et aussi belle que la mienne. Ses maîtres sont partis en vacances, on la confie à ma maîtresse; comme Sophie vit en appartement, elle la surveille de très près de crainte qu'elle ne s'échappe. Ma chère Sophie ne se doute pas de la joie qu'elle pourrait avoir au jardin. Moi, Arthur, je voudrais bien lui faire connaître les distractions qu'il procure, lui montrer l'arbre où je

grimpe pour surveiller les oiseaux, les papillons qui volent d'une fleur à l'autre, l'herbe où je me roule en ronronnant, et puis tous les copains du voisinage se demanderaient la raison pour laquelle elle seule aurait droit à batifoler dans mon domaine. Ma pauvre sœur s'effraye quand on ouvre une porte, elle se sauve affolée. Alors, pour nous distraire, nous faisons des courses folles dans la maison; je grimpe sur le piano, elle en fait autant, retombe sur le clavier; elle se cramponne si fort au dossier d'un fauteuil que celui-ci se renverse. Nous nous sauvons pour nous cacher sous la table; ouf, au moins là nous sommes à l'abri, inquiets et peureux de ce que la maîtresse fera. Elle arrive en courant, elle rit en nous voyant blottis sous la table: comme il n'y a rien de cassé, elle nous caresse. Si seulement Sophie osait me suivre dans le jardin, elle serait émerveillée de voir tout ce qu'il s'y passe; cette joie, elle ne la connaîtra probablement jamais. Bientôt elle retournera dans son appartement, retrouvera ses maîtres, ses habitudes de vie cloîtrée. Se souviendra-t-elle de moi, Arthur?

Voilà deux chats heureux; chacun a son destin. Arthur a cette chance de vivre près de la nature et d'en jouir, tandis que Sophie ne connaît ni la liberté, ni les fleurs, ni la volupté de s'ébattre dans l'herbe. Chacun a accepté un sort bien différent; cependant, et sans doute, s'effrayeraient-ils de changer leur mode de vie — mais qui des deux est le plus heureux? Très personnel, le chat en fait adopte son maître et ne connaît que la maison où il a été habitué à vivre dès son jeune âge, alors que le chien ne connaît que son maître, peu importe qu'il aille là ou ailleurs. Le chat, pour beaucoup, reste inconnu, énigmatique. On le chasse, et dès lors il s'effraie et ne cherche pas à se faire aimer: il préfère dès lors la solitude et la quiétude. Il a son tempérament, son caractère indépendant. Pour lui pas de servitude: « Tu m'appelles? Je ne viens pas si cela ne me plaît pas! » De là l'erreur de croire qu'il est bête ou indifférent. Il a sa manière de voir les choses, c'est tout. Ces adorables chats ont cependant tant de qualités: ils sont fiers, ils font eux-mêmes leur toilette, lustrent leur fourrure, pas besoin de s'occuper d'eux; ils sont d'une propreté exquise. En Egypte, les pharaons adoraient le chat et lui ont édifié il y a des millénaires un petit temple en plein désert. Un chat noir, assis sur un socle, est là, énigmatique, regardant ceux qui viennent l'admirer ou s'inspirer de sa méditation. On voudrait dévoiler son secret, savoir la raison pour laquelle les Egyptiens le vénèrent au point de l'immortaliser. Figurant sur de nombreux bas-reliefs de la vallée du Nil, ayant selon la croyance neuf vies et neuf âmes, le chat fut l'une des divinités de ces civilisations passées. Les chats ont toujours leurs adorateurs, les poètes en font leur dieu; leurs allures de félin, la beauté de leurs yeux, de leur fourrure les font aimer des enfants avec qui ils partagent leurs jeux. Pour nous, grandes personnes, leur présence souple, voluptueuse, ronronnante, agrmente notre vie sans jamais troubler notre tranquillité. Nous les aimons.

Catherine Folland